

LES ANNONCES SONT REÇUES : A MARSEILLE : Chez M. G. Allard, rue Pavillon, 31 et dans nos bureaux ; A PARIS : à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8.

Le Petit Provençal

Joué 4 Juillet 1918
RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 75, rue de la Darse, 75 MARSEILLE
Téléph. : Direction 2-90. - Rédaction 2-70. 35-50
Bureau à Paris : 10, rue de la Bourse
43e ANNÉE - 10 cent. - N° 15.124

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Une Journée historique

Le 4 juillet 1918 sera une journée historique. Pour la première fois, la France célèbre l'Independence Day à l'égal de sa propre fête nationale. La parfaite union des esprits et des cœurs qui lie étroitement les fils de la République américaine va s'affirmer avec plus d'enthousiasme et avec plus de force que jamais en ce splendide éclat de cette journée qui est sans précédent dans l'histoire.

Les Allemands ont coulé un autre navire-hôpital. Je parlerai à 5 heures à Brest, pendant sept jours, vous venez expliquer comment vous pouvez négocier avec de pareils gens ou serrer la main de ceux qui commettent de semblables crimes sur des hommes et des femmes sans défense ?

PROPOS DE GUERRE

M. Legrincheux en a assez

J'ai rencontré hier l'aimable M. Legrincheux. Vous avez vu, m'a-t-il dit, en froissant d'une main nerveuse un journal du jour, vous avez vu, mais vous n'avez pas vu « une journée » l'une journée pour les Pupilles de la Nation, cette fois-là. Non, vraiment, ils exigent. Pour ma part, je suis fatigué de donner. Je conçois très bien que M. Legrincheux soit fatigué de donner. Il a donné : 50 centimes pour la Journée Belge, 40 centimes pour la Journée Serbe, 30 centimes pour la Journée d'Alsace, 20 centimes pour la Journée de la Pologne, 10 centimes pour la Journée de la Croix-Rouge.

LA GUERRE

Les actions locales continuent sur notre front

Nous repoussons toutes les tentatives ennemies tandis que tous nos coups de main réussissent

Certains journaux ont fait allusion à l'éventualité prochaine d'un emprunt américain en France. Les informations publiées à ce sujet sont dénuées de tout fondement.

LA SITUATION

Paris, 3 Juillet.

Peu à peu, le commandement des Alliés reprend à l'ennemi les avantages qu'il avait si chèrement acquis en vue de nouvelles offensives. Il a rétabli notre front entre l'Aisne et la forêt de Villers-Cotterêts à peu près exactement dans les mêmes conditions où il se trouvait avant la poussée qui marqua la fin de la dernière offensive allemande.

L'INDEPENDENCE DAY

La Fête Nationale américaine

Paris, 3 Juillet. Les sentiments exprimés par les orateurs prendront une signification particulière du fait que les discours seront prononcés en face de la statue de Washington, devant un peuple réunissant d'innombrables troupes qui, entre deux combats, seront venues saluer le grand soldat citoyen.

Malgré les deuils de l'heure présente, les rues de Paris retiennent l'aspect qu'elles offraient jadis aux jours des fêtes nationales. Près de ses fenêtres les drapeaux flottent, moins nombreux qu'autrefois, mais les familles ne disposent que de ressources modestes et éprouvant, en ce moment quelque difficulté à se les procurer, mais les couleurs américaines n'en seront pas moins arborées sur toutes les poitrines et chacun voudra déposer au pied de la statue de la place d'Orléans, ne fut-ce qu'une fleur, le sincère témoignage d'une affection fraternelle.

SUR LE FRONT ITALIEN

L'aviation anglaise bombarde Cattaro

Rome, 3 Juillet. Le bureau du chef d'état-major de la Marine communique la note suivante : Le matin du 1er juillet, cinq avions anglais ont bombardé la base ennemie de Cattaro. Une tonne de bombes a été lancée, incendiant un navire près de la base des sous-marins. Un autre bombe est tombée au milieu du quartier des sous-marins. Tous les appareils britanniques sont rentrés à leur base.

LES AMÉRICAINS EN FRANCE

Plus d'un million sont déjà arrivés

Washington, 3 Juillet. La production des navires aux Etats-Unis, pour le mois de juin, a atteint 280.000 tonnes de porcelaine en lourd, ce qui constitue un record. Le total de la production depuis le commencement de l'année jusqu'à ce jour atteint un million 84.670 tonnes.

SUR NOTRE FRONT

Communiqué officiel anglais

3 Juillet (après-midi). La nuit dernière, après un violent bombardement, l'ennemi a attaqué et repris la plus grande partie du terrain que nous avions gagné dans notre action de détail de la soirée du 30 juin.

Le bois des Américains

Paris, 3 Juillet. Le général D... commandant l'armée française dans la région de Vaux, passant en revue les troupes américaines restant après l'attaque et montrant un moral extraordinaire, malgré d'énormes pertes, leur a annoncé que, dorénavant, le bois Belleau s'appellerait le bois des Américains.

Le Torpillage du « Llandovery-Castle »

La réponse des marins anglais. Londres, 3 Juillet. Six cents marins et commis aux vivres de la marine marchande ont tenu aujourd'hui une réunion à Liverpool. Ils ont voté la résolution suivante :

Prochainement

Cruelle Erreur

Grand roman dramatique par HENRI GERMAIN

Le Comité Central des Armateurs de France

La reconstitution de la Marine marchande

Paris, 3 Juillet. Le Conseil d'administration du Comité central des armateurs de France s'est réuni hier sous la présidence de M. Denis Pérouse, président.

Le Banquet du Comité républicain du Commerce et de l'Industrie

Paris, 3 Juillet. A l'occasion de la Fête Nationale américaine, le Comité républicain du Commerce et de l'Industrie a offert aujourd'hui un déjeuner en l'honneur de M. William Sharp.

Le Torpillage du « Llandovery-Castle »

La réponse des marins anglais. Londres, 3 Juillet. Six cents marins et commis aux vivres de la marine marchande ont tenu aujourd'hui une réunion à Liverpool. Ils ont voté la résolution suivante :

Prochainement

Cruelle Erreur

Grand roman dramatique par HENRI GERMAIN

Le Comité Central des Armateurs de France

La reconstitution de la Marine marchande

Paris, 3 Juillet. Le Conseil d'administration du Comité central des armateurs de France s'est réuni hier sous la présidence de M. Denis Pérouse, président.

Le Banquet du Comité républicain du Commerce et de l'Industrie

Paris, 3 Juillet. A l'occasion de la Fête Nationale américaine, le Comité républicain du Commerce et de l'Industrie a offert aujourd'hui un déjeuner en l'honneur de M. William Sharp.

Le Torpillage du « Llandovery-Castle »

La réponse des marins anglais. Londres, 3 Juillet. Six cents marins et commis aux vivres de la marine marchande ont tenu aujourd'hui une réunion à Liverpool. Ils ont voté la résolution suivante :

Prochainement

Cruelle Erreur

Grand roman dramatique par HENRI GERMAIN

Le Comité Central des Armateurs de France

La reconstitution de la Marine marchande

Paris, 3 Juillet. Le Conseil d'administration du Comité central des armateurs de France s'est réuni hier sous la présidence de M. Denis Pérouse, président.

Le Banquet du Comité républicain du Commerce et de l'Industrie

Paris, 3 Juillet. A l'occasion de la Fête Nationale américaine, le Comité républicain du Commerce et de l'Industrie a offert aujourd'hui un déjeuner en l'honneur de M. William Sharp.

Le Torpillage du « Llandovery-Castle »

La réponse des marins anglais. Londres, 3 Juillet. Six cents marins et commis aux vivres de la marine marchande ont tenu aujourd'hui une réunion à Liverpool. Ils ont voté la résolution suivante :

Prochainement

Cruelle Erreur

Grand roman dramatique par HENRI GERMAIN

1.432 JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 3 Juillet. Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant : Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons exécuté une opération locale au nord de Moulins-sous-Touvent.

Le Torpillage du « Llandovery-Castle »

La réponse des marins anglais. Londres, 3 Juillet. Six cents marins et commis aux vivres de la marine marchande ont tenu aujourd'hui une réunion à Liverpool. Ils ont voté la résolution suivante :

Prochainement

Cruelle Erreur

Grand roman dramatique par HENRI GERMAIN

Discours du ministre des Colonies

M. Henry Simon, ministre des Colonies, prononce le discours suivant :

Messieurs, l'anniversaire glorieux de la naissance d'un peuple à l'heure même où celui-ci, devenu grand-père, les plus grands et les plus vaillants, nous aide souverainement pour l'empêcher de faillir, au peuple même qui lui donne un jour pour nous servir dans le monde, l'histoire se renouvelle et à travers les siècles, les événements se déroulent à la même page, nous faites revivre pour nous la joie et la confiance que suscitait chez vos ancêtres l'arrivée des Français accourus pour défendre avec eux la cause sacrée de l'indépendance.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. En réponse aux orateurs qui l'avaient précédé, M. Sharp exprima sa vive appréciation de l'esprit de bienveillance qui inspirait ses hôtes si distingués et lui manifestant de si bons sentiments, il déclara :

J'aurais eu très plaisir à honorer quelques-uns de vous dans ce grand salon de la victoire. En terminant, le représentant américain libérateur, à son président, à son armée et à son peuple.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

Discours de l'ambassadeur des Etats-Unis

Paris, 3 Juillet. Le distingué président de cette Société a fait l'éloge des efforts de l'Amérique dans cette guerre. Je le remercie de ses paroles tout en exprimant la satisfaction qu'il éprouve de l'aide que nous apportons à la France.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

TROISIÈME PARTIE

— Oh ! le cher père ! dit Andrea visiblement enchanté de ce prompt départ. — Aussi, dit Monte-Cristo, faisant semblant de se tromper à l'accent de ces paroles : aussi je ne veux pas retarder d'un instant l'heure de votre réunion. Et vous venez à embrasser ce digne M. Cavalcanti ? — Vous n'en doutez pas, je l'espère. — Eh bien ! entrez dans le salon, mon cher ami et vous trouverez votre père, qui vous attend.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

TROISIÈME PARTIE

— Les voilà, dit Andrea, et il se leva dès qu'il entendit le bruit des pas qui s'approchaient. — Ah ! monsieur et cher père, dit Andrea à haute voix et de manière à ce que le comte l'entendit à travers la porte fermée, est-ce bien vous ? — Bonjour, mon cher fils, dit gravement le major. — Après tant d'années de séparation, dit Andrea en continuant de regarder du côté de la porte, quel bonheur de nous revoir ! — En effet, la séparation a été longue. — Ne nous embrassons-nous pas, monsieur, reprit Andrea. — Comme vous voudrez, mon fils, dit le major. — Et les deux hommes s'embrassèrent comme on s'embrasse au Théâtre-Français, c'est-à-dire en passant la tête par-dessus l'épaule. — Ainsi donc nous voici réunis ! dit Andrea. — Pour ne plus nous séparer ? — Pour ne plus nous séparer ? — Vous regardez maintenant la France comme une seconde patrie ? — Le fait est, dit le jeune homme, que je serais désespéré de quitter Paris. — Et moi, vous comprenez, je ne saurais vivre hors de Lucques. Je retournerai donc en Italie aussitôt que je pourrai. — Mais avant de partir, mon cher père, vous ne remettrez sans doute les papiers à l'aide desquels il me sera facile de constater le sang dont je sors ? — Sans aucun doute, car je viens exprès pour cela, et j'ai en trop de peine à vous reconnaître, afin de vous les remettre, pour que vous recommenciez encore à nous chercher ; cela prendrait la dernière partie de ma vie. — Et ces papiers ?

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

TROISIÈME PARTIE

— Non, pas autrefois, mais maintenant il faut bien qu'ils y aient. — Vous avez donc eu des preuves ? — Le major tira de son gousset une poignée d'or. — Palpatés, comme vous voyez. — Vous pensez donc que je puis croire aux promesses qu'on m'a faites ? — Et le comte. — Et que ce brave homme de comte les tient. — De point en point ; mais, vous comprenez, pour arriver à ce but, il faut jouer notre rôle. — Comment donc ? — Moi de tendre père... — Moi de fils respectueux. — Puisqu'il désire que vous descendiez de moi, qui, dit ? — Dame, je n'en sais rien, ceux qui vous ont dit, n'avez-vous pas reçu une lettre ? — Si fait. — De qui ? — D'un certain abbé Busoni. — De moi de tendre père... — Moi de fils respectueux. — Puisqu'il désire que vous descendiez de moi, qui, dit ? — Dame, je n'en sais rien, ceux qui vous ont dit, n'avez-vous pas reçu une lettre ? — Si fait. — De qui ? — D'un certain abbé Busoni. — De moi de tendre père... — Moi de fils respectueux. — Puisqu'il désire que vous descendiez de moi, qui, dit ? — Dame, je n'en sais rien, ceux qui vous ont dit, n'avez-vous pas reçu une lettre ? — Si fait. — De qui ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un Anglais, d'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près. — Vous ? — Oui, moi. — De l'abbé Busoni ? — Non. — De qui donc ? — D'un certain lord Willmore, qui prend le nom de Simbaq le marin. — Et que vous ne connaissez pas plus que je ne connais l'abbé Busoni ? — Si fait ; moi je suis plus avancé que vous. — C'est cela. — Comment ! c'est cela ? Que voulez-vous dire, demanda le major. — Je dis que j'ai reçu la pareille à peu près

